

neuf cercueils dans les caveaux de Sainte-Geneviève. Les grands noms sont : Portalis, mort en 1807 ; le maréchal Lannes, en 1810, et Leblond de Saint-Hilaire, tué à ses côtés à Essling ; Bougainville, un de nos plus illustres marins ; le général Marceau ; La Tour d'Auvergne, " le premier grenadier de France " ; le mathématicien Lagrange ; le peintre Vieu, qui ne pouvait guère aspirer à un tel honneur, et Cabanis, médecin et sénateur de l'Empire, l'un des premiers matérialistes, après Spinoza. Celui-ci ne craindra pas le voisinage de Zola. Trente sénateurs du premier Empire reposent là, dans la grande paix de l'oubli. Ne troublons pas leur ombre par l'évocation de leurs noms. La monarchie de Louis-Philippe recommença la série: le général Foy, Benjamin Constant, le député Manuel, qui avait eu pour principale gloire d'être expulsé de la Chambre *manu militari*, et le duc de La Rochefoucauld-Liancourt, qui, lui, avait été un grand philanthrope et avait fondé la première Ecole des arts et métiers. On avait vu à ses obsèques, en 1827, la foule manifester en faveur de ce duc libéral. C'est en mai 1885 que les Chambres ont désaffecté l'église Sainte-Geneviève, pour y célébrer en grande pompe les funérailles civiles de Victor Hugo, qui pourtant croyait en Dieu. Depuis lors, on a accordé les honneurs du Panthéon au député Baudin, tué " pour ses vingt-cinq francs " sur les barricades, au 2 décembre ; à Lazare Carnot ; à son petit-fils, le président Carnot ! Et maintenant on va conduire dans ces sous-sols le cercueil du romancier dont le mérite littéraire n'aurait pas attiré l'attention des politiciens blocards s'il n'avait pas écrit ce seul mot : " J'accuse..."

\* \* \*

Le 22 avril, est mort à Paris, dans des dispositions toutes chrétiennes, M. Emile Gebhart, de l'Académie française. On raconte de lui, dans tous les journaux, cette touchante anecdote. Elle est de la plume de M. Maurice Barrès. " C'était à Nancy, le 10 août 1870, l'avant-veille de l'occupation de Nancy par les Allemands. M. Gebhart présidait les examens du baccalauréat qui allaient se terminer. En ouvrant la séance, il s'adresse aux jeunes gens, d'une voix brisée : Mes pauvres enfants, leur dit-il, il faut que dans une heure tout soit fini. Je vous prévien que vous serez tous reçus ; mais, pour la forme, je vais vous dicter quelques lignes en latin et en français, vous noircirez un peu de papier, puis je vous interrogerai pendant quelques instants. Ainsi firent les pauvres petits Lorrains. Et, lorsqu'on les interrogea, ils n'entendirent point les questions, pas plus que les professeurs n'écoutaient les réponses. Tous ils répondaient en pleurant. Et ils s'en retournaient bacheliers, avec une tristesse extrême, à la maison paternelle, où déjà leurs pères n'étaient plus les maîtres."

\* \* \*

Mais vraiment sont-ils si mal partagés les *bacheliers* de 1870, Lorrains ou Alsaciens, de n'être plus Français ? La tristesse dans l'âme on hésite à répondre. Car quelle situation a-t-on faite, depuis, aux bacheliers de France qui veulent être fidèles à la foi de leurs aïeux ?

L'un de nos plus distingués compatriotes, M. A.-D. Decelles, qui rentre d'un voyage en Europe, a donné dans l'une de ses communications à la *Presse* de Montréal, une vue de la situation en France que je regrette de ne pouvoir citer en entier. En voici du moins la conclusion. Elle est très nette et très juste : " Pour montrer jusqu'où va la fureur non seulement de décaholiciser la France, mais aussi de la dénationaliser, rappelons le fait déjà ancien que les manuels scolaires rejettent de leurs pages la mention de Dieu, et aussi, celui plus récent qui proscriit l'enseignement de l'histoire sainte dans les écoles ! Quelle réforme admirable ! Autant vouloir supprimer une partie de